

de diverses couleurs, luxe inconnu avant cette époque. Toutes ses offrandes aux basiliques de Rome s'élevaient à plus de huit cents livres pesant en or, et à plus de vingt mille livres en argent; elles représenteraient aujourd'hui des sommes tellement énormes, que l'on douterait de la réalité de ces dépenses, si elles n'étaient attestées par les historiens les plus dignes de foi. On a placé Léon parmi les saints en 1673, et son nom a été ajouté au martyrologe romain par un décret de la congrégation des rites.

Le cardinal Baronius conteste le miracle de la main sanglante arrivé sous le pontificat de Léon I^{er}; il affirme que Léon III fut le premier pape qui ait introduit l'usage de donner ses pieds à baiser au lieu des mains, parce qu'il ressentit un jour des sensations charnelles sous l'impression des lèvres d'une dame romaine. « Rare exemple d'humilité » chrétienne, s'écrie le cardinal Baronius, et moyen excellent » de prévenir les mouvements de la concupiscence ! »

Nous devons reconnaître dans cette assertion le langage hypocrite d'un prêtre, qui cherche à cacher l'orgueil des papes sous des apparences religieuses; et nous attribuerons à la vanité ou à l'ambition des évêques de Rome l'usage sacrilège de présenter leurs pieds à l'adoration des fidèles. Les successeurs de l'Apôtre ont toujours voulu s'élever au-dessus des rois et contraindre les peuples à se prosterner devant eux. Dès les premiers siècles de l'Église, les prélats exigeaient que les fidèles se missent à genoux pour recevoir leur bénédiction; ce qui avait fait dire aux païens que les femmes chrétiennes adoraient les parties honteuses de leurs évêques.

HISTOIRE POLITIQUE

DU HUITIÈME SIÈCLE.

Aventures de Justinien II chez les barbares. — Il remonte sur le trône. — Il fait mettre à mort Apsimare et Léonce. — Ses cruautés envers les partisans de Léonce, qu'il fait périr dans de cruels supplices. — Il est vaincu par les Bulgares, et égorgé avec son fils. — Philippique Bardanès usurpe l'empire. — Conjuratation contre le prince; il est chassé du trône. — Artémios son secrétaire est proclamé empereur. — Réflexions sur les souverains du Bas-Empire. — Léon l'Isaurien se déclare contre le culte des images. — Constantin V imite la conduite de son père. — Léon IV s'oppose au rétablissement des images. — Miracle éclatant raconté dans les légendes des moines. — L'impératrice Irène se déclare pour la superstition des images. — Cruautés et débauches de cette princesse. — Elle veut faire mutiler tous ses parents. — Elle fait crever les yeux à son fils et s'empare du pouvoir. — Nicéphore Logothète. — Affaires politiques en France. — Dagobert III. — Pépin d'Héristel, maire du palais. — Sa politique. — Il enrichit le clergé de France. — Sa révolte contre le roi. — Mort de Pépin. — Ambition de Plectrude sa femme. — Charles Martel, renfermé par sa marâtre, s'échappe de prison. — Il est nommé maire du palais. — Chilpéric II. — Thierry IV. — Charles Martel se fait proclamer prince des Français. — Sa victoire éclatante sur les Sarrasins. — Ses guerres. — Réflexions sur les maires du palais. — Pépin le Bref forme un pacte avec le pontife Zacharie. — Le maire du palais usurpe le trône. — Réflexions

sur la race des Mérovingiens. — Pépin fait consacrer son usurpation par le pape. — Politique de Pépin. — Ses trahisons. — Portrait de Pépin. — Il terrasse un lion et un taureau. — Charlemagne, roi des Français. — Ses guerres contre les Saxons. — Ses actions politiques. — Il protège les arts et les lettres. — Opinions des historiens sur cet empereur. — Ses Capitulaires. — Ses crimes et ses débauches. — Histoire scandaleuse de la belle Imma. — Mort de Charlemagne. — Son tombeau.

Justinien II, surnommé Rhinotmète, chassé de Constantinople par Tibère Apsimare, s'était réfugié dans la ville de Cherson; comme il exprimait ouvertement ses prétentions à l'empire, les habitants craignirent que ses intrigues n'attirassent sur eux quelque calamité, et résolurent de le tuer ou de l'envoyer prisonnier à Apsimare. Justinien quitta alors la Chersonèse, et vint se réfugier dans le fort de Doros, commandé par un de ses partisans, sur la frontière des Goths. Le khan ou chef des Khazars, voisin de Doros, accueillit le prince à sa cour, et lui offrit en mariage sa sœur Théodora avec l'apanage de la ville de Fanagore.

Apsimare, ayant été instruit de cette alliance, s'empressa d'envoyer des ambassadeurs au khan, avec menaces d'envahir ses états s'il ne lui livrait Justinien mort ou vivant. Le barbare, soit par crainte, soit par l'espoir d'une grande récompense, consentit à obéir aux ordres de l'usurpateur; et sous prétexte de vouloir préserver son beau-frère des embûches de ses ennemis, il lui donna une garde nombreuse qui devait empêcher sa fuite. En même temps il écrivit

au commandant des troupes et au gouverneur du Bosphore de Scythie de faire massacrer le prince au premier ordre qu'ils recevraient de Constantinople.

Théodora fut avertie du complot par un serviteur dévoué, et en prévint aussitôt son mari. Justinien à l'instant même fit comparaître devant lui le gouverneur et le capitaine; il leur reprocha leur trahison, et les fit étrangler dans son palais. Après cette exécution, il renvoya sa femme au khan et s'embarqua à Tomis. Arrivé en Bulgarie, le prince demanda du secours à Terbelis, roi du pays, lui offrant sa fille Zagora en mariage pour prix de son alliance. Le barbare, séduit par la beauté remarquable de la princesse, accepta immédiatement ses propositions, mit sous les armes tous les gens de guerre dont il pouvait disposer, et marcha avec son beau-père sur Constantinople.

En trois jours ils arrivèrent sous les murs de la ville, et formèrent leur camp devant le château de Blaquernes. Les habitants ayant refusé de reconnaître Justinien, la ville fut déclarée en état de siège. Après un mois de blocus les troupes pénétrèrent dans les murs par un aqueduc; le palais de Blaquernes fut emporté d'assaut; Héraclius, père de l'usurpateur, qui commandait le château, fut pendu sur les murailles, et Apsimare lui-même tomba au pouvoir du vainqueur. Justinien, maître de Constantinople, fit arracher de son cachot l'infortuné Léonce, qui autrefois l'avait renversé du trône; il le fit enchaîner au bras d'Apsimare, et tous deux furent livrés en spectacle au peuple dans un simulacre de combat; enfin ils furent décapités par la main du bourreau.

Terbelis, qui était resté dans son camp sous les murailles

de Blaquernes, pour ne pas effrayer le peuple, entra alors dans la ville. Le prince le revêtit de la pourpre, le proclama César, le fit asseoir sur son trône, et le renvoya dans ses états comblé de présents. Ensuite il rappela la princesse Théodora et son fils Tibère, et pardonna au khan des Khazars.

Bientôt des exécutions sanglantes signalèrent le nouveau règne. Le saint patriarche Callinique fut relégué à Rome, après avoir eu les yeux crevés; d'horribles cruautés furent exercées sur les citoyens qui étaient désignés comme étant les anciens amis des usurpateurs; les uns furent condamnés au supplice du feu, les autres au supplice de l'eau. Ceux-ci, livrés au bourreau, périssaient au milieu des tortures; ceux-là étaient assommés pendant la nuit ou pendus aux fenêtres de leurs maisons. Justinien poursuivit le cours de ses vengeances contre les Bulgares, et fit massacrer un grand nombre des habitants de Cherson. Cet exécration tyran avait pour habitude, chaque fois qu'il se mouchoit, de faire mettre à mort un des anciens partisans de Léonce. Enfin les Bulgares, fatigués de ses cruautés, se révoltèrent contre son autorité, et armèrent une flotte pour assiéger Constantinople. Justinien vint leur présenter la bataille avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Le combat fut terrible; mais son vaisseau étant tombé au pouvoir des ennemis, il fut égorgé avec son fils Tibère, par l'un de ses lieutenants, dont il avait violé la femme. Il avait régné près de vingt-six ans. En sa personne finit l'empire des Héraclionides, l'an 711.

Philippique Bardanès, fils de Nicéphore, prit alors les rênes du gouvernement. Ce prince, passionné pour les controverses religieuses, voulut réformer les décisions des Pères du

sixième concile général, et fit appuyer ses édits par Jean, patriarche de Constantinople, par Germain, archevêque de Cyzique, et par un grand nombre de prêtres et de sénateurs. Ses libéralités pour le clergé engloutirent rapidement toutes les richesses de l'empire; sa lâcheté, jointe à ses désordres et à sa négligence, le rendit méprisable aux yeux des peuples. Des ambitieux profitèrent de la haine que la nation portait au souverain, organisèrent une conjuration, qui éclata le jour de l'anniversaire de la naissance de Bardanès. Ce jour-là, l'empereur avait fait célébrer sa fête avec une magnificence inaccoutumée; il s'était montré dans les rues de Constantinople, précédé de bannières éclatantes, et de mille trompettes qui sonnaient des fanfares en son honneur. De retour au palais de Blaquernes, il avait donné un festin somptueux aux officiers de l'empire, et après le repas, où, selon son habitude, il avait bu outre mesure, il s'était fait porter ivre-mort dans son appartement.

Les conjurés, qui avaient pris leurs mesures dans la prévision de ce qui devait arriver, profitèrent du désordre de la fête, entrèrent dans le palais, pénétrèrent jusque dans la chambre de Bardanès, lui crevèrent les yeux, lui coupèrent le nez et le traînèrent tout sanglant à l'hippodrome, d'où il fut transporté dans un couvent.

Artémius, secrétaire de Philippique, fut choisi pour succéder à ce prince par le sénat, et proclamé empereur sous le nom d'Anastase II. Son premier soin, lorsqu'il eut pris en main les rênes de l'État, fut de poursuivre les soldats qui avaient attenté à la personne de son prédécesseur, pour intimider ceux qui, par la suite, auraient le désir d'imiter leur exem-

ple, et il les fit tous décapiter; puis, afin de n'avoir plus à s'occuper de Bardanès, il le fit étrangler secrètement. Tout cela terminé, et son pouvoir bien établi à l'intérieur, il songea aux ennemis du dehors.

Ayant appris que les Sarrasins menaçaient ses états d'une grande invasion, il se prépara à la guerre; et, pour prévenir les horreurs d'un siège, il fit sortir de Constantinople tous les habitants qui n'avaient pas en réserve trois ans de vivres. Jean, diacre de la grande église, eut le commandement des troupes, et usa de son pouvoir avec tant d'arrogance et de despotisme que les soldats se mutinèrent, massacrèrent le général, et proclamèrent un nouvel empereur, nommé Théodore III. Celui-ci abdiqua bientôt après, et se retira avec son fils dans un couvent.

Ces fréquents changements de princes dans les gouvernements absolus ne doivent pas nous surprendre; et l'histoire du Bas-Empire, comme l'histoire moderne, montre que l'ambition rend les hommes capables des plus grands crimes. L'égoïsme monstrueux des empereurs grecs étouffait les sentiments généreux de la nation; les sciences et les arts étaient méprisés, le commerce abandonné, et l'amour de la patrie était éteint dans tous les cœurs. Aussi la faiblesse de l'empire excita-t-elle au plus haut point l'audace des barbares; les Sarrasins, les plus terribles d'entre les peuples ennemis, ravagèrent les provinces, incendièrent les bourgades, pillèrent les villes, en massacrèrent les habitants, et vinrent se montrer jusqu'aux portes de Constantinople.

Dans la désolation générale, Léon III l'Isaurien, sorti des rangs du peuple, fut proclamé empereur par les soldats. Ce

prince, par son courage, sauva l'empire, et remporta sur les Sarrasins des victoires éclatantes. Quelques auteurs catholiques prétendent qu'il s'appelait Conon dans sa jeunesse, et qu'il se livrait au commerce des bestiaux en Isaurie; qu'un jour, dans ses excursions ayant rencontré deux juifs qui se mêlaient de prédire l'avenir, il les consulta sur sa destinée; que ceux-ci lui annoncèrent une fortune éclatante, s'il prenait le parti des armes, et s'il s'engageait par serment à leur accorder une faveur qu'ils se réservaient de lui réclamer plus tard; que le jeune Conon se laissa séduire par leur langage, entra immédiatement dans les gardes de l'empereur, d'où il parvint à la puissance souveraine, et qu'à peine il était installé sur le trône que les deux mêmes juifs qui lui avaient prédit sa grandeur future vinrent le sommer d'accomplir la promesse solennelle qu'il leur avait faite, et lui demandèrent l'abolition des images. Cette fable ridicule prouve seulement que les prêtres, qui ne pouvaient lui pardonner ses principes de tolérance religieuse et la pureté de sa foi, cherchèrent à le rendre odieux à ses peuples. Léon III ayant voulu interdire le culte sacrilège des images, les évêques orthodoxes excitèrent des séditions contre lui, et livrèrent aux barbares les plus belles provinces de l'empire, ce qui lui causa un violent chagrin, et le conduisit au tombeau en 741.

Constantin V, son fils, lui succéda. Ce prince avait été nommé Copronyme dans sa jeunesse, à cause d'un événement assez bizarre qui avait excité la colère du patriarche Germain, chef du clergé de Constantinople. Lors de la cérémonie de son baptême, pendant que le prélat le plongeait dans l'eau régénératrice, le pauvre enfant obéit aux lois de la nature, et

souilla l'eau sainte de ses excréments. L'irascible prélat prétendit que la religion était outragée par le jeune prince, il le retira brutalement des fonts baptismaux, lui donna le surnom de Copronyme, qui signifie souillure, prédit qu'il serait le précurseur de l'Antechrist, et qu'il troublerait la paix de l'Église comme il avait troublé les eaux du baptême.

En effet, dès que Constantin fut assis sur le trône, il proscrivit le culte des images, et comme son père, il fut odieux aux évêques latins. Il commit la faute de donner en mariage à son fils Léon la princesse Irène, femme cruelle qui avait juré de détruire les iconoclastes.

Pendant que l'empereur était occupé à combattre les Arabes ou Sarrasins, Artabaste, son beau-frère, protecteur du culte des images, cédant aux sollicitations de sa sœur, s'unit au patriarche Anastase et se fit proclamer souverain. A la nouvelle de cette révolution, Constantin revint sur ses pas, battit l'armée d'Artabaste, condamna l'usurpateur à avoir les yeux crevés, et punit sévèrement Anastase. Il retourna ensuite en Asie, défit les Sarrasins et réprima les Bulgares. Il mourut d'une fièvre ardente l'an 775.

Suidas l'appelle « l'instrument du diable et de l'Antechrist. Victor le nomme également « l'esclave de toutes sortes d'im- » piétés. » Ces deux historiens l'accusent d'avoir traité avec une extrême rigueur les adorateurs des images et particulièrement les moines, qui refusaient de se conformer aux décisions du dernier concile, et qui soulevaient des séditions en prêchant la révolte au nom de l'Église.

Le fils de Constantin Copronyme, Léon IV, parvint à l'empire après la mort de son père. Il fut iconoclaste, et mourut

empoisonné par les prêtres l'an 780. On raconte sur lui une fable que nous devons à la fourberie des moines. « Ce prince, » disent les légendes, ayant vu dans l'église de Sainte-Sophie » une couronne enrichie de pierres précieuses qui avait été » donnée au clergé par Héraclius ou par Maurice, s'approcha » de l'autel pour s'en emparer, et la posant sur sa tête, il dit : « L'or et les pierreries ne conviennent pas à celui qui a en- » seigné aux hommes que la pauvreté est le plus grand des » biens. »—Il achevait à peine de parler, qu'il sentit son front » se couvrir de pustules et qu'un cercle de boutons entourait » sa tête sur tous les points que la couronne mystique avait » touchés. » Léon IV fut aimé des peuples, et son règne s'écoula sans troubles, malgré les tentatives de révolte de son frère Nicéphore, qui fut rasé et exilé à Cherson.

Constantin VI, créé auguste par l'empereur Léon, avait à peine dix ans lorsqu'il parvint au trône. Pendant sa minorité, sa mère, l'impératrice Irène, prit les rênes du gouvernement. Les historiens judicieux s'accordent à nous représenter cette princesse comme la plus cruelle et la plus pervertie des femmes qui ont possédé la puissance suprême; les moines grecs ou latins et le cardinal Baronius en font au contraire le type le plus parfait des reines chrétiennes, et la glorifient d'avoir combattu les destructeurs d'images.

Irène avait appris dans les cours l'art de dissimuler ses véritables sentiments; mais, lorsqu'elle se vit à la tête du gouvernement, elle donna l'essor à ses passions, et fit peser sur les peuples un joug de fanatisme et de terreur. Protectrice ardente du culte des images, elle poursuivit avec acharnement les malheureux iconoclastes; le patriarche Tarasius